

alain
robbe-grillet

pourquoi j'aime barthes

ALAIN ROBBE-GRILLET

POURQUOI J' AIME BARTHES

L'amitié littéraire entre Alain Robbe-Grillet et Roland Barthes a duré vingt-cinq ans. Tout témoigne de leur profonde et mutuelle estime intellectuelle : leur correspondance privée, leurs textes publiés comme les propos qu'ils ont tenus – notamment dans le fameux dialogue qui donne son titre à cet ouvrage. Si Robbe-Grillet disait volontiers n'avoir eu que très peu de véritables amis, il citait toujours, aux côtés de Jérôme Lindon, le nom de Roland Barthes. En 1980, il écrit son « J'aime, je n'aime pas », publié ici pour la première fois, en pensant à son ami. En 1985, il pronostique : « C'est son œuvre d'écrivain qui précisément restera. » Dix ans plus tard, en 1995, il l'imagine en romancier impatient, allègre, s'amusant à récrire, « dans l'euphorie, avec un inépuisable bonheur », *Les Souffrances du jeune Werther...* Ces textes de Robbe-Grillet sont comme l'écho différé de ceux que Roland Barthes lui a consacrés dans ses *Essais critiques* en 1964.

ALAIN ROBBE-GRILLET
pourquoi j'aime barthes

*Du même auteur
en numérique*

Le Voyageur

ALAIN ROBBE-GRILLET

pourquoi
j'aime
barthes

Textes réunis et présentés
par Olivier Corpet

Christian Bourgois éditeur ◇

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Christian Bourgois éditeur 2001, 2009

ISBN 978 2 267 02850 8

Préface

L'amitié entre Roland Barthes et Alain Robbe-Grillet commence en 1953 par une lettre admirative de Barthes à l'auteur des *Gommes*, lui disant sa « certitude » qu'il s'agit d'« un livre *important*, d'avant-garde, en un mot *réussi* ». Cette relation, largement due à l'entremise de Jean Cayrol, devient vite cordiale, et même affectueuse, amorçant une véritable *amitié littéraire* de 25 ans.

Le texte qui ouvre cet ouvrage et lui donne son titre (suggéré par Robbe-Grillet aux organisateurs du colloque de Cerisy consacré à Barthes en 1977) dit à quel point l'amitié et la littérature, indissociablement liées, ont toujours été au cœur de leur relation. Une amitié à laquelle Robbe-Grillet resta fidèle jusqu'au bout : les par-

participants au dernier colloque Barthes organisé par Tom Bishop à la New York University en avril 2000 se souviennent encore de l'éloge plein d'humour et de tendresse qu'il improvisa ce jour-là (cette intervention aurait dû venir compléter ce petit volume si une trace écrite ou audiovisuelle en avait été conservée...).

Dans les dernières années de sa vie, parfois enclin à une certaine nostalgie, Alain Robbe-Grillet reconnaissait volontiers que s'il avait eu une vie mondaine abondamment remplie, ses véritables amis se comptaient en réalité sur les doigts d'une main ; parmi ces rares élus, après le premier et le plus important d'entre eux, son éditeur Jérôme Lindon, c'est Roland Barthes qu'il citait et défendait toujours, avec férocité si nécessaire. Mais au-delà de cette amitié, il y avait l'estime intellectuelle qu'il lui portait, indéfectible. Ainsi, dans le premier volume de ses *Romanesques*, Robbe-Grillet pronostique : « C'est son œuvre d'écrivain qui précisément restera¹ » ; l'opinion, on peut en être certain, aurait secrètement ravi Barthes.

En 1995, dans la préface au catalogue d'une exposition à Rio de Janeiro de dessins de Barthes,

1. Alain Robbe-Grillet, *Le Miroir qui revient*, Paris, Minuit, 1984, p. 63.

Robbe-Grillet imagine, sous le titre « Un Roland Barthes de plus », Barthes attelé à réécrire les *Souffrances du jeune Werther*. Avec, qui sait, une jubilation semblable à celle de Robbe-Grillet lui-même lorsque quelques années plus tard il se livre à une réécriture des *Gommes* avec *La Reprise* (2001).

Pendant des années, Robbe-Grillet est revenu dans nombre d'entretiens et de conférences sur l'importance pour la réception de son œuvre des articles de Barthes, publiés dans les revues *Critique* et *Arguments*, puis réunis dès 1964 dans les *Essais critiques*. Il ne manquait jamais, en même temps, de rappeler les effets paradoxaux de ces textes qui enfermaient l'interprétation de son œuvre dans une problématique et une rhétorique structuralistes trop univoques à son goût, et faisaient donc fi des contradictions internes à son œuvre elle-même, notamment entre son formalisme revendiqué et la place essentielle de la subjectivité au cœur de sa démarche créatrice. Ces textes de Barthes ont, comme ceux de Blanchot ou de Bataille, considérablement contribué à installer Robbe-Grillet dans une position dominante dans le champ littéraire ; et lui-même a tiré tout le profit symbolique possible de ces interprétations, tant pour son propre

compte que pour celui des auteurs du Nouveau Roman. Mais au bout d'un certain temps, il lui fallut, en quelque sorte, en desserrer l'étreinte. Pour Robbe-Grillet, les trois premiers textes de ce volume¹ sont donc comme une tentative différée de lever cette hypothèque interprétative devenue à ses yeux si pesante et déformante au fil des années. De ce point de vue, on peut avancer l'idée que son insistance sur le Barthes écrivain n'est peut-être pas tout à fait étrangère à sa volonté de déprendre sa propre œuvre des marques posées sur elle par le Barthes essayiste ; et ainsi, les tentatives de Barthes à la fin de sa vie pour, disons-le vite, s'instituer lui-même écrivain (et non plus uniquement « écrivain », suivant sa fameuse distinction), trouveraient là une sorte de justification ou d'hommage posthume...

Le quatrième texte, « J'aime, je n'aime pas », fut écrit à l'automne 1980 sur une commande de France Culture². Vingt ans plus tard, ce texte

1. Avec Emmanuelle Lambert, nous les avons regroupés sous l'intitulé « Sur Roland Barthes » dans *Le Voyageur*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2001 (Points-Seuil, 2003).

2. La lecture de ce texte par Robbe-Grillet a été diffusée le 4 octobre 1980 dans l'émission *Mi-fugue, mi-raisin* de Françoise Treussard et Bertrand Jérôme dans le cadre d'une série intitulée « J'aime, j'aime pas » (transformée volontairement

était à ce point associé au souvenir de Barthes dans la mémoire de Robbe-Grillet que celui-ci finit par croire lui-même et affirmer¹ qu'il l'avait expressément écrit l'année suivante, en 1981, dans le cadre d'un hommage radiophonique pour le premier anniversaire de la disparition de Barthes. Ce qui n'est pas le cas, mais au fond qu'importe : cette amicale (et touchante) confusion des souvenirs nous incite à clore le volume avec ce texte jusqu'ici inédit, assuré que nous sommes qu'il a été rédigé par Robbe-Grillet en pensant à son ami disparu quelques mois plus tôt.

Voici donc pourquoi Robbe-Grillet aime Barthes : parce que, à travers ce qu'il nomme lui-même des rapports « louches, suspects », ce sont progressivement des « rapports de romancier à romancier » qui se sont construits entre eux, et ont défini, dit-il encore, des « rapports amoureux ». Deux écrivains donc, et deux amis, que Christian Bourgois choisit de lier dans un même hommage,

par Robbe-Grillet pour son propre texte en « J'aime, je n'aime pas »).

1. En particulier lors de la publication en fac-similé du manuscrit de ce texte dans la chronologie illustrée *Alain Robbe-Grillet, le voyageur du Nouveau Roman*, Paris, Éditions de l'Imec, 2002.

une première fois en 1978, puis une seconde en 2002, en publiant pour ses amis, une plaquette hors commerce reprenant le beau dialogue de Cerisy qui ouvre le présent volume. Trente ans après, l'épreuve exemplaire de l'amitié et ce que Robbe-Grillet désigne dans *Le Voyageur* comme « l'exercice problématique de la littérature » – revendiqués par l'un et l'autre, et l'un pour l'autre –, se confondent encore avec notre horizon.

Olivier Corpet
Paris, décembre 2008.

Pourquoi j'aime Barthes

1978

Ce que je veux avouer, d'abord, c'est que je n'ai pas du tout préparé d'exposé, je suis venu ici en ami, c'est-à-dire pour témoigner d'une présence amicale à un colloque qui maintenant m'effraie peut-être un peu. Et je ne sais pas du tout ce que je vais dire. J'aimerais seulement qu'il s'agisse, non pas d'un monologue, mais plutôt d'un dialogue, d'un échange entre Barthes et moi sur un certain nombre de points qui me tiennent

Transcription de l'intervention d'Alain Robbe-Grillet et de la discussion qui a suivi, avec Roland Barthes, lors de la décade de Cerisy sur Barthes en juin 1977. Cette intervention et la discussion ont paru dans les actes du colloque, publiés en 1978 (UGE, 10/18), puis reprises, à l'initiative de Christian Bourgois, en 1978 et en 2002, sous la forme d'une plaquette hors commerce réservée « aux amies et amis de cet éditeur ».

à cœur, mais sont encore très vagues dans ma tête. Le propos était : pourquoi j'aime Barthes ? Et ce simple énoncé commence déjà à me poser des quantités de problèmes. Les trois mots : « pourquoi », « j'aime » et « Barthes » me semblent mériter à eux seuls presque tout un colloque. D'abord Barthes. Qu'est-ce que j'entends par Barthes dans la phrase « j'aime Barthes » ? La réponse à la mode, celle qui évacue complètement l'auteur, serait que, par Barthes, j'entende l'œuvre de Roland Barthes. C'est une œuvre que je connais bien, que j'ai beaucoup lue, que j'ai même apprise par cœur en partie (*Rires*). Si, si : parce que, quand j'aime un écrivain, j'ai tendance non pas à essayer de l'analyser, mais à essayer de l'apprendre par cœur. Cela me semble beaucoup plus important. Je peux à l'heure actuelle réciter du Barthes comme je peux réciter du Flaubert, ou du Robbe-Grillet (*Rires*). Dans ce contact avec le texte qui est sa connaissance par cœur, il y a des choses qui me paraissent capitales. Je continue à l'heure actuelle à apprendre des textes par cœur, à titre d'exercice : j'ai appris *Le Cimetière marin*, un joli morceau quand même, le mois dernier. C'est quelque chose qui me plaît : au moment où je me récite un texte, en général dans mon bain, j'ai l'impression d'entretenir avec ce texte un contact beau-

coup moins distrait et beaucoup plus intime qu'au moment où je le lis. Un contact beaucoup moins distrait, car je peux le lire de façon distraite et je peux difficilement le réciter de façon distraite. Un contact beaucoup plus intime parce que, au moment où je l'analyse, j'ai tout le temps l'impression d'évacuer le texte.

Le mot Barthes, donc, c'est évidemment l'écrivain Barthes. Mais je sens bien que c'est aussi autre chose : il y a un personnage et pas seulement parce que je connais Roland. Évidemment je connais Roland depuis très longtemps, si bien que, prenant au hasard une émission de télévision, celle de Pivot par exemple, je me dis : tiens, il y a Roland qui cause (*Rires*). À ce moment-là, évidemment, l'ami finit par évacuer l'écrivain. Pas complètement, il est vrai. Et c'est là que réside une première difficulté : j'arrive de moins en moins à séparer l'auteur du personnage. Alors, essayons d'oublier le fait que je connais Roland Barthes personnellement, essayons d'oublier que le personnage est un ami. Il apparaît alors que son caractère de personnage (sa « personnalité » comme Barthes aurait pu dire, peut-être, il y a quelques années) reste très présent dans son texte. Les rapports que j'entretiens avec celui-ci sont ainsi des rapports d'individu à individu, de corps à corps.

Ce sont en somme des rapports louches, suspects, condamnés en tout cas par toute une direction de modernité que j'ai cru bon d'encourager récemment encore. Et cette très forte intervention du personnage dans le texte, la sensation que j'ai affaire à un corps, à des pulsions, à des choses pas propres, probablement, fait que le texte tend à devenir un simple porte-parole de ce corps, ce qui est effectivement odieux pour quelqu'un qui a participé, comme moi, à toute cette entreprise d'évacuation de l'auteur hors de son texte.

Ce mot Barthes, donc, déjà, me pose ce problème insoluble : il y a une contradiction à l'intérieur de ce mot. Je ne vais pas dire que j'opte pour ceci ou pour cela, ou pour ceci avec un peu de cela, pour 30 % de texte et 70 % de personnage : c'est impossible. Il y a, dirait-on, non pas une identité entre ce personnage et son texte, mais au contraire des rapports de tension, de contradiction. Ce qui fait que je ne peux pas affirmer seulement que Barthes soit *dans* son texte, car il peut aussi m'apparaître à chaque instant comme *contre* son texte. Son texte et lui forment une sorte de couple de torsion, ce qui semble pour moi, au niveau de ma lecture, caractéristique des rapports que j'entretiens non pas avec un penseur, mais avec un romancier. Dans le « pourquoi

j'aime Barthes ? » Barthes prend ainsi la figure d'un romancier. Il forme ce personnage-texte très proche, pour moi, par exemple, de Flaubert : je ne peux pas séparer la figure de Flaubert de ses textes. Je parviens à le faire pour un penseur, c'est-à-dire pour quelqu'un dont la production serait purement conceptuelle, mais non pour un romancier.

Et j'en arrive alors au deuxième mot qui est : « j'aime ». Dans ce que je viens de dire apparaît déjà une coloration du mot : « j'aime ». Les rapports que j'entretiens avec cette œuvre-personnage, ce texte-personne, ce texte-corps, et qui sont des rapports de romancier à romancier, définissent un certain type de rapport amoureux, de contact affectif.

Et le troisième mot, alors, va surgir dans toute son impossibilité, le mot « pourquoi ». Tout ce que je viens de dire s'oppose à la notion de « parce que ». Tout ce trouble que j'ai introduit à propos de ces deux mots-là, « Barthes » et « j'aime », va rendre absolument impossible le domaine du « parce que » et je serais amené rapidement à le remplacer par le domaine du « comment ». Non pas « pourquoi j'aime Barthes », mais bien « comment j'aime Barthes ». Comment est-ce que cela se passe quand un de ses textes me tourne dans la tête ? Comment est-ce

que je vis avec ce texte-là ? Tout à l'heure, j'ai parlé de rapports suspects, malpropres même. Il y a en effet dans la pensée conceptuelle quelque chose de propre : une vertu, une rigueur, une cohérence, une totalité. Même si la pensée conceptuelle tremble, elle vise à un retrait du corps. D'une façon générale, elle opère une abstraction telle que l'ensemble forme un objet rond et bien net qui va être extérieur à mon corps. Si, au contraire, mon corps et son corps y entrent, alors je vais avoir affaire à un objet qui fout le camp de tous les côtés, qui se disloque. Du point de vue de la rigueur scientifique (car je suis aussi, par certains côtés de ma formation et de mon caractère, un scientifique), il va apparaître comme déplorable. En un sens, d'ailleurs, je regrette presque ce monde perdu des concepts, de la propriété, de la vertu. Et peut-être que ce passage, que j'ai effectué vers trente ou trente-cinq ans, du monde scientifique au monde littéraire, a été justement cette perte de confiance définitive dans la vertu et dans la possibilité de faire une œuvre ronde, fermée, propre et nette.

D'ailleurs, il y a quelques années, dans l'emploi du mot « science » par le groupe Tel Quel, dans l'évacuation de la notion d'auteur par Jean Ricardou, il y a eu quelque chose de convergent : cette résurgence d'un espoir de parler net et une

défaveur accrue du contact louche que le grand public au contraire entretient avec la littérature. Comment est-ce que le grand public aime la littérature ? Eh bien, justement, de façon malpropre. Les journaux populaires, qui prétendent parler de roman, *Le Figaro littéraire* ou *Historia* ou des publications de ce genre, font volontiers des articles sur les petits côtés des grands auteurs. C'est très rare que, pour émouvoir un lecteur, on lui fasse remarquer la vertu de son héros. Au contraire, le lecteur semble particulièrement ému par les faiblesses, les manques, et presque par l'horreur qu'on devrait normalement ressentir devant une telle personnalité. Ces journaux, dont on raffole dans les milieux populaires, insistent beaucoup non seulement sur les maladies, et les maladies louches de préférence, mais aussi sur les défauts caractériels des écrivains. Et je pense que ce n'est pas du tout par hasard. Probablement ces rapports que j'entretiens avec le personnage-texte Roland Barthes auraient affaire à, comment dire, non pas ses faiblesses, non pas ses manques...

Roland Barthes. — ... Ses bêtises...

Alain Robbe-Grillet. — ... Bêtises, peut-être, bêtises, oui. Quand Valéry disait : « la bêtise n'est pas mon fort », il y avait là quelque chose de drôle parce que Valéry semblait au contraire

entretenir un rapport affectif de fascination avec les bêtises. Et Flaubert aussi, n'est-ce pas, avec *Bouvard et Pécuchet*. Si tu veux parler maintenant, Roland, interromps-moi tout de suite : j'adore qu'on m'interrompe – surtout quand je ne sais plus trop ce que je dis.

Roland B. – Si tu veux, je peux dériver sur deux ou trois points, et ensuite tu reprendras sur le roman. Je ne conteste pas, je dérive. C'est-à-dire que je fais comme si tu étais à mon séminaire : tu fais un exposé et, à ce moment-là, je dérive. Quand tu as dit que tu récitais des textes d'auteurs, je compléteraï en disant que, en ce qui me concerne, je ne sais rien par cœur. Je ne sais aucun texte par cœur et j'ajoute, cela va de soi, pas même les miens. Au lycée, il y avait encore de mon temps des compositions de récitation (je ne sais pas si ça existe toujours) ; c'était une épreuve qui me terrifiait et je la passais toujours très mal. Je me souviens qu'un jour en revenant en auto de Bayonne, comme j'étais tout seul et que c'est tout de même assez long (ça fait douze heures de trajet sur une route que je connais par cœur), je me suis dit : eh bien, je vais passer le temps à apprendre quelque chose par cœur ; je m'étais copié sur un papier un fragment de Racine, c'était la mort de Phèdre, je crois, et pendant douze heures j'ai essayé d'apprendre